Le premier sourire, une légende de Noël par Julie Meylan – paru dans la Gazette de Lausanne du 25 décembre 1931 –

La journée a été chaude ; épuisées par les ardeurs du soleil, les roses pendent avec lassitude leurs corolles satinées. Des parfums d'œillets et de verveines montent des jardinets enclos derrière les murailles blanches que dépassent, curieuses, les têtes des palmiers frissonnants.

C'est l'heure de la sieste et, dans les rues silencieuses, les lézards, assurés de n'être pas troublés, se chauffent voluptueusement sur les dalles. Seuls quelques couples de papillons tournoient leur ronde nuptiale autour des lauriers-roses et des lentisques, mais le battement ouaté de leurs ailes ne réveille point l'écho. Sous le ciel sans nuages, Bethléem fait sa méridienne.

A l'extrémité de la bourgade, l'hôtellerie du riche Abigail dessine un grand carré d'ombre sur la route pierreuse et jusque sur le toit très bas de la bergerie qui s'adosse au mur de la cour. En ce moment, les bêtes au repos attendent l'heure du crépuscule pour aller, comme à l'ordinaire, paître dans les champs l'herbe rafraîchie par la rosée. Sem et Gad, les deux jeunes pâtres, font leur sieste plus loin sous les figuiers du bosquet et Zacharie, le vieux berger, est resté tout seul dans l'étable pour surveiller le troupeau.

Accroupi dans un coin, près de la porte, le vieillard ressemble à un antique tronc d'olivier déjeté et tordu. Les mèches embroussaillées de ses cheveux tombent sur le visage plissé de mille rides. Les yeux noirs, embrunis par l'âge, ont ce regard profond de ceux qui s'absorbent dans une méditation constante. Un rustique vêtement en peau de bique largement échancré laisse voir un cou maigre où les muscles qui saillent ressemblent à de fines cordes brunâtres.

Ce vieux Zacharie ne ressemble pas aux autres bergers qui aiment à se trouver ensemble pour deviser de leurs affaires et passer en revue les nouvelles du jour ; jamais on ne le voit en leur compagnie. Constamment solitaire, il ne fréquente personne et se consacre au troupeau qu'il soigne avec la tendresse d'une mère dévouée. Aussi ses brebis sont-elles toujours les plus belles de tous les environs et leur laine, bien soignée, est recherchée par les marchands israélites.

Cependant, si berger n'a pas d'amis, il possède un confident à qui il raconte ses plus secrètes pensées : c'est sa flûte en roseau. Entre les mains du pâtre, le rustique instrument sait trouver des notes d'une merveilleuse douceur ; le soir, les brebis s'arrêtent de brouter pour entendre et les chacals eux-mêmes, pétrifiés d'étonnement, oublient qu'il faut aller en chasse et que dans le terrier les petits attendent une proie.

Outre son talent de flûtiste, le vieux Zacharie en possède un autre : il sait parfois lire dans les étoiles et entendre des choses qui échappent à la foule. A Bethléem, on prétend qu'il déraisonne à cause de son grand âge, mais on se trompe. Ici comme ailleurs, on ne sait pas discerner ce qui n'appartient pas aux vérités concrètes ; si les brebis d'Abigail pouvaient parler, elles diraient sans doute que leur berger est un poète.

En ce moment, dans la demi-obscurité de l'étable, le vieux caresse Mirko, le petit agneau blanc qui est son favori. Tout doucement, en courtes phrases hachées, il lui parle :

- Mon joli trésor… tu devines, n'est-ce pas ?... que le pâtre Zacharie… seul au monde… est triste !... Il voudrait avoir quelqu'un à aimer !... Comprends-tu, Mirko ?

A ce discours, l'animal répond en bêlant et sa langue rose lèche la main calleuse du pâtre.

Tout à coup des pas font grincer les pierres du chemin et une haute silhouette se dresse dans le cadre de la porte ; c'est Abigail. Fortement charpenté, l'aubergiste a un air faux et brutal qui n'inspire guère confiance. Ses valets le craignent et les bêtes elles-mêmes se font plus petites en entendant sa voix. Jamais on ne l'a vu faire une aumône à un pauvre ou donner une caresse à un animal. La seule chose qui l'intéresse, ce sont les profits et les gains et il vendrait son âme pour ajouter une drachme au magot caché dans la cave.

- Hé Zacharie ! fait-il d'une voix enrouée. C'est à toi que je viens parler ! M'entends-tu ?

Enraidi par une trop longue station dans ce recoin, le vieillard se lève avec peine et laisse rouler sa flûte à terre. Comme il se baisse pour la ramasser, l'autre éclate d'un rire narquois :

- Oh ! mon pauvre ami, tu prends là une peine inutile. Laisse ton flutiau dans la poussière. A quoi te servira-il quand tu auras abandonné la houlette ?

Zacharie, qui ne comprend rien à ces propos ambigus, s'étonne :

- Maître, que voulez-vous dire ?... Moi ! … abandonner la houlette ? … Mais ce serait ma mort !... Pourrais-je vivre sans être avec le troupeau ?

- Pourquoi pas ; tant d'autres le font !

- Maître, le vieux Zacharie ne demande pas grand'chose ; mais le priver de ses bêtes et de sa flûte ce serait le tuer.

Le visage déjà si rude de l'aubergiste s'est encore assombri ; mais une gêne subite l'empêche d'achever ce qu'il avait à dire. Pour se donner une contenance, il tourmente l'oreille de Mirko qui pousse un petit gémissement plaintif.

Abigail trouve aussitôt l'entrée en matière qu'il souhaitait :

- Voici une jolie bête, fait-il, et qu'on pourra vendre un bon prix dans six mois.

- Oh ! maître, de grâce, laissez-la moi, autrement j'aurais trop de chagrin !

C'étaient les mots que voulait l'aubergiste pour continuer la discussion.

- Zacharie, depuis combien de temps es-tu à mon service ?

- Je commençai un lustre avant votre naissance, le jour où votre père amena sa jeune épouse dans l'hôtellerie.

- Il y a donc cinquante-trois ans ?

- Peut-être, je ne sais plus. Pour moi les jours passent et se suivent comme la chute des feuilles mortes à l'arrière saison ! J'ai vu déjà tant de choses.

- Oui, mon ami, tu es très vieux ; il est temps de te reposer. Un jeune valet te remplacera tout à l'heure. Il viendra chercher ta houlette et tu seras libre.

Le visage du vieillard prend un couleur de cendres et ses lèvres tremblantes ont peine à articuler les paroles.

- Comment !... Vous me renvoyez, maître !... Pourquoi ?... Ai-je négligé mon devoir et perdu une brebis ?

Il y a dans ce cri un tel désespoir que l'aubergiste éprouve un peu de compassion et il répond d'une voix adoucie.

- Voyons, père Zacharie, je te remplace parce que tu es trop vieux, tout simplement. Une bande de chiens sauvages affamés venus des monts de Moab rôdent dans le pays ; que ferais-tu s'ils attaquaient ton troupeau ? Tes bras sont trop faibles pour brandir la hache ou enfoncer l'épieu et ce n'est pas l'ariette que tu joues avec ta flûte qui réussirait à maîtriser ces fauves ! Il me faut des pâtres jeunes et vigoureux, car tu ne suffis plus à la tâche !

- Et moi, demande le pauvre homme atterré, où irais-je ?

Vivement, comme un homme énervé par une mouche importune, l'aubergiste répond :

- Tu te reposeras comme font les vieux de ton âge. Il y aura toujours pour toi, dans la cuisine de l'hôtellerie, le bol de soupe et le morceau de pain dont tu auras besoin. Que te faut-il de plus ?... D'ailleurs, n'auras-tu pas ta flûte ?

Et le mauvais cœur d'Abigail sourit avec un air moqueur en désignant le roseau que le vieillard tient entre ses deux mains.

Puis, pour échapper à toute nouvelle protestation, l'aubergiste quitte la place.

* * *

Docile à l'ordre reçu, le vieux berger a abandonné l'étable où il laisse tout son passé. A pas lents il traverse la rue et s'installe dans l'ombre fraîche de la voûte qui abrite le puits. De là on peu voir tout ce qui se passe dans l'hôtellerie et ainsi il saura si les brebis se portent bien et si le nouveau pâtre est doux avec Mirko.

En ce moment le troupeau sort pour aller au champ. En tête marchent Gad et Sem, tandis que le remplaçant ferme la marche. Pour ne pas le voir, Zacharie détourne la tête. Il voudrait lui crier :

- Que fais-tu ici, étranger ? Ne sais-tu pas que ta présence m'est pénible ? Pourquoi venir à Bethléem ? N'avais-tu pas autre chose à faire chez toi ?

Seulement il ne dit rien mais quand Mirko passe, il lève les mains et sent une larme monter à ses paupières flétries.

La ville naguère déserte et silencieuse vient de s'animer. C'est toujours ainsi quand l'heure de la sieste a pris fin ; les troupeaux sont aux champs, les gens courent à leurs affaires et les femmes sortent leurs amphores sur la tête pour chercher de l'eau à la citerne. Aujourd'hui, une circulation inaccoutumée remplit la rue étroite ; c'est demain qu'a lieu le recensement et tous les bourgeois fixés à

l’étranger arrivent à cette heure. Riches marchands d’Egypte ou de Phénicie, belles jeunes filles descendues du Liban, chasseurs de l’Idumée, s’arrêtent devant l’hôtellerie et demandent un asile pour la nuit.

Empressé, obséquieux et souriant, le gros aubergiste se confond en révérences devant les riches, tandis qu’il toise avec un mépris non dissimulé ceux qui paraissent moins bien favorisés par la fortune. Si Zacharie était moins absorbé par son chagrin, il aurait l’occasion de faire là une ample moisson de remarques amusantes, mais aujourd’hui son cœur est trop lourd pour songer à autre chose qu’à ses brebis abandonnées.

Pourtant, parmi les derniers venus, il remarque un homme et une femme plus modestes encore que les autres. Evidemment, ils sont très pauvres, car debout sur le seuil de son auberge, Abigail leur en refuse l’entrée :

- Non ! fait-il ; il n’y a plus de place !

Déjà il fait le geste de refermer la porte, quand l’homme reprend sur un ton de supplication humiliée :

- De grâce, accordez-nous un endroit, n’importe où !... Nous ne pouvons passer la nuit dehors !

Sur quoi Abigail répond avec hauteur :

- L’étable est vide ce soir, vous pouvez y aller !

Puis, sans façon, il laisse les deux voyageurs pour s’empresser auprès de clients plus cossus !

- Pauvres gens ! soupire le vieux pâtre. Ils sont encore plus à plaindre que moi !

Et, poussé par la compassion, il s’apprête à leur offrir des renseignements, mais déjà la porte de l’étable vient de se refermer sur eux.

* * *

Le crépuscule violet a ouaté la plaine, éteignant par degrés la ligne rose qui souligne les monts de Moab. C’est l’heure délicieuse de la fraîcheur et des parfums. On entend, au travers de la campagne, le bruit des troupeaux à la pâture. Toujours accroupi sur la margelle du puits, Zacharie cherche à voir où se trouve celui d’Abigail. Cédant à son habitude quotidienne, il prend sa flûte pour commencer l’ariette qu’il joue à ses brebis avant que la nuit ne soit trop avancée. Hélas ! ses lèvres tremblantes ne retrouvent pas la naïve mélodie et il ne sort de l’instrument que deux ou trois sons incertains.

- Malheur ! Je ne sais plus ! s’crie le vieillard atterré. Il ne me reste rien ; Abigail m’a pris le troupeau et ma flûte n’obéit plus…

Désespéré, il lâche le roseau et sans bruit se met à pleurer. De grosses larmes roulent sur ses joues creuses et se perdent dans la barbe blanche. C’est alors que survient le miracle.

Plus douce que le bruit du vent dans les feuilles du palmier ou que les trilles du rossignol au bord du ruisseau, une voix s’est élevée. Bientôt elle est devenue

plus forte, gagnant tout le ciel. Jamais encore, Zacharie n’a entendu un pareil concert. C’est bien le thème de son ariette, mais avec des variations infinies et merveilleuses.

- Ce sont les anges, murmure le vieillard en extase. Ils ont pitié de mon chagrin et veulent me consoler !

Puis, gagné par le charme de cette harmonie céleste, il reprend sa flûte abandonnée et essaie de répéter ce qu’il entend. Combien de temps dure la leçon ? Il ne saurait le dire, car sa grande peine de naguère a disparu comme la brume matinale s’évanouit au soleil. Là-bas, les bergers peuvent faire ce qui leur plaît ; Zacharie ne les envie plus, car il écoute les chants du ciel.

Soudain ceux-ci s’arrêtent, mais une voix s’écrie :

- Allez dans l’étable, c’est là que vous verrez… !

- Dans l’étable !... murmure le vieux. Serait-ce peut-être là, en face, chez Abigail ?

Aussi vite que le lui permettent ses forces défaillantes, il se précipite vers la bergerie et ouvre la porte. Or, sur la litière de Mirko, un nouveau-né repose.

- L’enfant ! s’écrie le pâtre. L’enfant !... Celui que j’attendais !

Alors, s’agenouillant, il sort sa flûte et se met à jouer le cantique des anges et, ô merveille, le nouveau-né a ébauché son premier sourire !

Julie Meylan